



LA CHRONIQUE DE FABRIENNE PASCAUD

TTTT

Adieu Ferdinand !

Clémence et Le Casino de Namur Monologues

Philippe Caubère

| 2h50 et 1h30
| Mise en scène Philippe Caubère.
Jusqu'au 14 janvier, Théâtre de l'Athénée, Paris 9^e, tél. : 01 53 05 19 19.

On a vieilli ensemble. En même temps que lui. On reconnaît nos rides autour de ses yeux bleus, moqueurs et insolents. Juste plus tendres avec les ans. Trente-six déjà, qu'on (re)découvrirait Philippe Caubère, en solo, dans *La Danse du diable*, au Festival d'Avignon. Avant, bien sûr, encore jeune spectatrice, on l'avait repéré dans *1793* et *L'Age d'or* à la Cartoucherie de Vincennes, au Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine (voir p. 50). Puis dans ce *Dom Juan* qu'il avait mis en scène, et dans *Lorenzaccio* : c'était lui dom Juan, c'était lui Lorenzo, avec ce drôle d'accent du Sud qui chantait. Il avait même été le Molière d'Ariane Mnouchkine au cinéma (1978). Difficile d'imaginer Molière sans son visage désormais... Et puis, à la fin des années 1970, Philippe Caubère avait quitté le Soleil et celle qui l'y avait formé dans la passion et la fureur du théâtre. Mais il n'a jamais pu oublier ces années qui ont forgé l'artiste immense et capable de toutes les incarnations qu'il est devenu. Qui lui ont appris l'improvisation, et comment faire épopée de moments quotidiens ; comment construire une saga, rien qu'en se rappelant, revivant l'instant ; comment devenir auteur enfin, grand dramaturge de soi-même en laissant librement parler, bouger, swinguer son corps et son esprit.

Il y a du Proust et du clown, de l'Homère et du Tintin, du Prévert et du Céline dans la manière crâne de Caubère de revisiter sa mémoire, de faire de sa propre vie un feuilleton épique et burlesque, parfois poétique et fantastique. Nourri, chargé, magnifié toujours par cette langue crue, verte, noire, de toutes les couleurs, chantante et syncopée comme du jazz et du rock mêlés, qui sublime dans une farce toute fellinienne les cruautés ordinaires, les rêves impossibles et les illusions perdues. Aucun

narcissisme pourtant dans cette athlétique parade de soi et flamboyante autobiographie théâtrale, sous les traits d'un double et alter ego nommé Ferdinand Faure. Caubère y est trop sensible au monde autour, à cette France des années 1950-1960-1970 qui, de De Gaulle à Johnny Hallyday, change, se bouleverse, fait sa révolution. La chronique de nos Trente Glorieuses, d'un pays en pleine mutation, de la province à Paris, du théâtre à la chanson, hante « la geste caubérienne ». Et tout ça via l'unique beauté d'un plateau noir et nu, où le comédien seul en scène, avec de minimalistes accessoires – un plaid rouge écossais pour sa mère, un bonnet pour Ariane, une chaise comme voiture, et... rien d'autre qu'une moue avec le pouce pour Clémence, sa première compagne, elle aussi actrice du Soleil.

Ces personnages-là, sans oublier le petit frère, les copains, Bruno, Max, Jean-Pierre et tant d'autres, sont devenus une famille pour le public qui les aura attendus et retrouvés plusieurs décennies durant. De la « saison » *Roman d'un acteur* – onze spectacles de trois heures chacun de 1981 à 1994 – à la « saison » *L'Homme qui danse* – huit spectacles de trois heures chacun de 2000 à 2009. Et maintenant ces deux réjouissants épisodes, *Clémence* et *Le Casino de Namur*. On a du mal à ne pas se perdre dans les multiples reprises et récréations de cette longue série scénique autobiographique dont l'acteur Protée a inventé le concept. A l'Athénée, on le suit dans ses émois de jeune marié soixante-huitard aux prises avec l'adultère, puis en vacances avec l'épouse compréhensive dans un jubilatoire club de naturistes. Au gré d'une virée en Belgique enfin, chez l'épouvantable parentèle d'un copain comédien martyrisé par sa riche famille. Bien sûr, Caubère n'évite pas quelques longueurs... Mais quelle virtuosité, puisée aux sources de la commedia dell'arte comme de Molière ! Cet Arlequin-là endosse aujourd'hui tous les genres, les sexes, les vies. Il est l'homme-femme monstre de notre théâtre, le vampire qui a embrassé tous les rôles, rassemblé en lui tous les personnages. Sa prouesse étonnante. Qu'un acteur porte tant de mémoire, de mots, d'insolence, de rire, d'indignations et d'idéal est prodigieux acte de foi. Dans le théâtre, dans le monde ●

Quelque part entre Homère et Tintin, Prévert et Céline, Philippe Caubère revisite sa mémoire dans la création *Adieu Ferdinand !*

